

Bavardage

Le lendemain Dounia court chez tante.

— Oncle est-il de retour ? interroge immédiatement la fillette.

— Non, mais rassure-toi. Tout s'est très bien déroulé. Il sera là dans l'après-midi, répond tante. M'accompagnes-tu au lavoir ?

— Bien sûr, dit Dounia qui aime aller dans cette maisonnette basse, au toit moussu, dont la façade arrière s'ouvre sur la rivière.

Les femmes s'agenouillent dans des caissons à trois côtés, garnis de paille. Sur la planche inclinée, face à l'eau, elles savonnent, tapent, brossent le linge et le rincent dans l'eau profonde tout en parlant de la guerre. Une fermière annonce que l'armée allemande est battue et recule sans cesse sur le front russe. Une dame âgée raconte qu'à la ville un soldat allemand a obligé une gitane à lui dire la bonne aventure. Celle-ci fit son métier et, dans sa main,

prédit la défaite. L'officier l'arrêta et la fit emprisonner... Quelle barbarie !

— Moi j'ai baptisé mon cochon : « Hitler », dit en riant madame Viel qui, sur cette phrase, quitte le lavoir.

Un long silence suit. Dounia aide tante. Avec un battoir elle tape de toutes ses forces sur le linge déjà savonné. Elle déteste rincer. L'eau est si froide que de la glace semble se glisser dans son corps, jusqu'au cœur...

Aujourd'hui des libellules irisées passent et tournoient au ras de l'eau... « Vont-elles mourir le jour même ? Est-ce légende ou vérité, s'interroge Dounia, elles sont si belles... »

La boulangère s'installe près de tante et lui demande :

— J'ai vu des jeunes gens qui semblent nouveaux venus au village, les connaissez-vous Thérèse ?

— Non. À l'exception des deux cousins qui, comme Dounia et sa grand-mère, se sont réfugiés à Saint-Léon. Les alertes et la sous-alimentation rendent pénible la vie citadine. Demandez à ma nièce.

Tante lui fait un clin d'œil. Alors Dounia comprend qu'elle doit parler.

— À la ville nous n'avions rien à manger. Grand-Ma se levait à l'aube et partait faire la queue. Elle emportait son pliant afin d'être moins fatiguée. Parfois les magasins ne distribuaient des aliments qu'aux soldats allemands. Dans l'immense file composée de

femmes et de quelques hommes âgés montait la colère, la grogne, comme disait Grand-Ma. À Paris savez-vous que des ménagères se sont révoltées et ont été emprisonnées ? dit Dounia d'une voix grave. Les jours de chance Grand-Ma revenait avec des topinambours, des raves, une fois des fanes de radis. Avec les tickets de ma carte d'alimentation J2 – hélas je n'étais pas J3, les grands de quatorze ans, eux, touchaient plus de viande – elle avait droit à 92 grammes de viande par semaine, sans os ; 100 grammes avec os. Parfois elle partait à pied, faisait quinze kilomètres et rapportait trois œufs achetés à prix d'or, au marché noir, dit-on.

Dounia poursuivit :

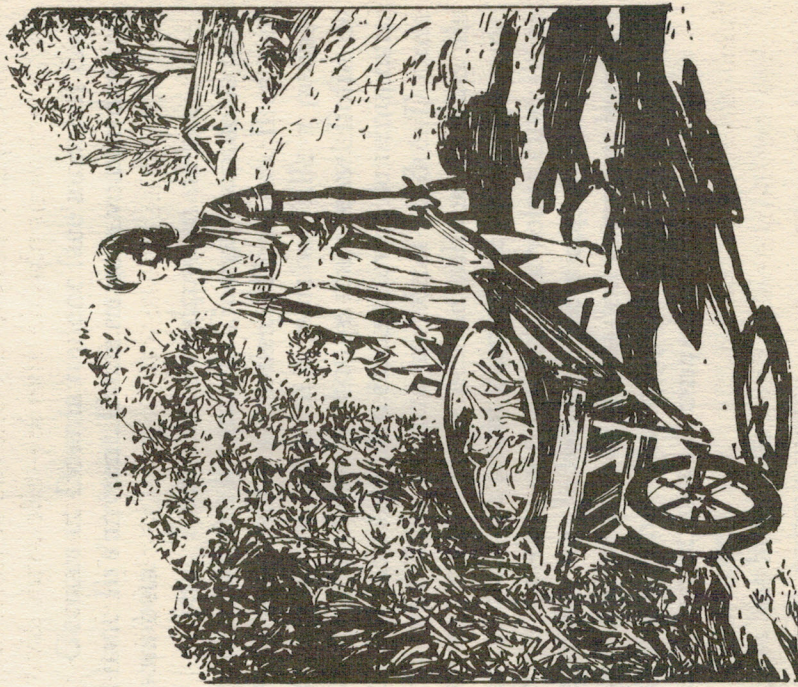
– Il y avait aussi les sirènes, les alertes, les bombardements. Dans la journée, dès les hurlements des sirènes, chaque classe se réfugiait dans les abris. Enfants et institutrices couraient jusqu'à la grande place. On avait construit là une série d'abris car notre école, belle et moderne, avait été bâtie sans cave. C'était comme des égouts. Nous descendions dans ces sombres couloirs. Les odeurs de moisi et d'urine faisaient mal au cœur. Nous avions froid. Nous avions peur de mourir étouffées dans ces boyaux sinistres et malodorants.

– Pauvre petite, tu viendras chercher des bons, dit la boulangère.

À sa domestique elle donne des ordres d'une voix pointue et quitte le lavoir. Tante savonne avec

ardeur. Dounia l'aide, comprenant que la situation est difficile, ici aussi.

En revenant Thérèse pousse la brouette, lourde d'une lessiveuse trop grande. Elle semble lasse. La fillette n'ose pas questionner. Tante s'arrête pour se reposer, soupire et dit à Dounia :



— Georges doit intervenir. Il y a trop d'allées et venues à Saint-Léon. Dans une ville on se cache plus aisément. Ici tout le monde se connaît et je crains les bavardages, les dénunciations. Tu as bien fait de détourner la conversation.